

Le lieu

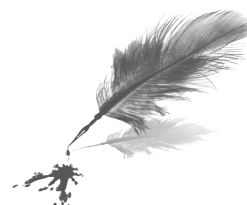
Dans l'œuvre de Jack Kerouac, *Sur la route* avec laquelle nous avons ouvert notre cycle consacré à l'Amérique, Sal Paradise et Dean Moriarty parcourent à toute allure l'Amérique des grands espaces, ces « *grandes plaines gémissantes* » desquelles il faut toujours s'arracher pour aller plus loin, toujours plus loin, toujours en marche vers de nouveaux horizons qui finiront tous par se ressembler.

En parcourant ainsi l'espace, les héros de ce *road trip* pensent entrer dans le secret du temps, dans la "pulse" de l'instant, coïncider avec le "beat", être dans le rythme et y rester. Mais ils ne trouvent qu'un espace et un instant vides de présence et font face à cette ferveur retombée qu'est leur mélancolie. Là où il y a quelqu'un, cela s'appelle un lieu ; et Jack le sait bien qui retourne régulièrement chez sa mère. Là où il y a quelqu'un qui est en attente de quelqu'un, où il y a un seuil que l'amitié aide à franchir, alors il y a un lieu.

On ne peut accueillir quelqu'un dans un réseau ou dans un hall de gare. On ne peut que le contacter ou venir le récupérer. On accueille dans un lieu parce que pour accueillir, il faut offrir à l'amitié le seuil qui dit « *Entre, tu es chez toi.* »

SOMMAIRE

Edito	1
Qu'est-ce qu'une vie satisfaisante ? par Thomas BOURGEOIS	2
Agenda	6



Qu'est-ce qu'une vie satisfaisante ?



Thomas BOURGEOIS
philosophe

Il me faut d'emblée situer mon propos pour éviter autant que possible les malentendus et les déconvenues : je ne répondrai pas à la question de façon frontale, du moins pas à celle qui vous vient sans doute spontanément à l'esprit lorsque vous lisez les termes qui la composent : comment diable mener ma vie pour qu'elle puisse être dite satisfaisante. Car ce qui me paraît décisif dans cette question, c'est ce qu'elle ne met pas explicitement en question justement. En effet, face aux situations douloureuses de la vie, parce que c'est à celles-là auxquelles nous pensons immédiatement, que nous subissons nous-mêmes ou que d'autres rencontrent, nous sommes prompts, individuellement et collectivement à classer telle ou telle vie humaine dans la catégorie de celles qui ne méritent pas d'être nommées satisfaisantes ou acceptables, parce qu'elles semblent se confondre avec une impasse existentielle : « c'est pas une vie ! ». C'est cette attitude évaluante, si j'ose dire, que je souhaiterais soumettre à la question.

Ainsi donc, je souhaiterais faire remarquer cette évidence que pour dire qu'une vie est satisfaisante, il faut l'évaluer, et pour l'évaluer, globalement, il faut bien le faire à partir d'un point qui la surplombe en quelque sorte, et il faut le faire en mobilisant des critères pertinents...

Dans nos sociétés, et c'est un paradoxe parce qu'en philosophie morale (notamment chez Kant), le concept signifie le contraire de ce qu'on lui fait dire actuellement, on qualifiera bien souvent les vies humaines qui passent la « moyenne existentielle » si j'ose

dire, de vies empreintes de DIGNITÉ. Une vie humaine ontologiquement satisfaisante, c'est-à-dire, satisfaisante dans son être, est une vie conforme à l'idée que l'on peut se faire de la DIGNITÉ humaine. Or, ceci suppose qu'une vie toujours vivante peut ne pas être satisfaisante si elle n'est plus conforme à ce critère : la dignité en d'autres termes peut se PERDRE.

L'emploi qui est fait de ce mot par la très médiatique association qui milite pour le droit à mourir dans la dignité est caractéristique de ce que je voudrais mettre en lumière : la dignité humaine, le caractère satisfaisant de l'existence même d'une vie humaine existe sous condition. C'est la même logique qui prévaut au commencement de la vie humaine. On pourrait militer alors pour le droit à naître dans la dignité.

La question devient donc logiquement cruciale de savoir comment fixer cette « barre d'admissibilité existentielle, ontologique » qui sépare les vies humaines satisfaisantes de celles qui ne le sont pas ou plus.

Mais qui détermine alors les critères d'admissibilité d'une vie "satisfaisante" ?

La réponse ne fait pas débat : ce ne peut être que l'Homme. En effet, et tel est ce qui peut paraître comme le destin de l'Occident, nous sommes progressivement devenus allergiques aux différentes instances ou autorités qui prétendraient juger à la place de l'homme de sa dignité : Dieu, Église, Morale, Histoire ou Nature. Ces différentes autorités

sont toujours perçues comme autoritaires quand elles s'érigent en critère universel de l'acceptabilité des vies humaines singulières ou de qui que ce soit d'autre d'ailleurs ! Et c'est bien cela l'humanisme au sens exclusif du mot : aucune autre instance que l'Homme n'est légitime désormais pour se prononcer sur ce genre de sujet et même s'il existait encore des autorités de ce type, elles n'auraient de consistance que grâce au consentement de l'Homme, ajouterait Sartre..

Il est vrai que Nietzsche et son soupçon libérateur sont passés par là ! On pourrait résumer son intuition sur ce chapitre en énonçant cette loi que les préceptes moraux dissimulent toujours en réalité des coups de force de la volonté de ceux qui s'en font les promoteurs de façon à assujettir les hommes en les livrant perversement à la culpabilité. La morale, la nature, Dieu et les interprétations qu'en donnent les gens autorisés apparaissent alors comme autant de subtiles prises de pouvoir sur la vie des autres.

Mais il y a mieux car, à nos yeux de démocrates, la Loi humaine n'est pas légitime non plus pour se prononcer sur ces questions ! Notre humanisme n'est pas seulement exclusif mais aussi individualiste ou libéral. C'est pourquoi, la loi aujourd'hui tend à se penser elle-même comme neutre, parce que c'est la seule que nous pouvons supporter, la seule qui ne soit pas paternaliste. Elle ne se met qu'au service de l'égalité (pour tous...) de façon à garantir une appréciation, une évaluation personnelle toujours plus large du caractère satisfaisant ou non de nos vies ; elle visera alors, selon l'expression maintenant consacrée, à « ouvrir les possibles » qu'il nous reviendra d'actualiser ou non. Au fond, il revient à chacun de déterminer le caractère ontologiquement satisfaisant de notre vie ! Il faudrait convenir ainsi qu'une vie satisfaisante est une vie capable de déterminer pour elle-même et par elle-même ce qu'est une vie satisfaisante. L'époque semble presque répondre au vœu subversif de Nietzsche qui demandait que chacun invente son impératif catégorique, c'est-à-dire invente son propre décalogue customisé. Seulement, cela est désormais affirmé au nom, non pas de la volonté aristocratique, ni même de la souveraineté populaire mais bien seulement de la volonté platement individuelle que la loi doit se borner à garantir. Souvent les critères de ce qu'est une vie ontologiquement satisfaisante sont alors présentés comme personnels et intimes et il n'y alors pas de raison d'en discuter : quelle autorité pourrait être légitime en cette affaire ?

Ce que Nietzsche interroge au fond (mais il n'est pas sûr qu'il nous permette d'envisager une issue), c'est l'idée même de juger, d'évaluer la vie, même personnellement à partir de valeurs supérieures qui pourraient la dépasser : d'où provient cette prétention ? Qui sommes-nous pour croire que nous sommes habilités à juger la vie à sa racine, elle qui nous porte ; d'où tenons-nous que nous en sommes propriétaires ? N'y-a-t-il pas là, dans cette attitude même, un immense mépris pour ce qui nous dépasse et nous déborde ? Le soupçon s'installe alors à un tout autre niveau : que vaut notre façon, si personnelle et intime soit-elle de déterminer les critères par lesquels nous pourrions juger du caractère satisfaisant ou non de la vie ? Car au fond, nos jugements de valeur ne valent que ce que vaut notre frêle volonté, qui peut justement changer à volonté... Cette manière de substituer notre volonté à la vie elle-même a quelque chose d'aterrant aux yeux de Nietzsche. Cette manière de s'ériger en petit juge, en petit chef de la vie en claironnant partout « c'est mon choix, ce sont mes valeurs ! » a quelque chose de dérisoire...

De l'humanisme au transhumanisme, il n'y a qu'un pas...

Où, et c'est désormais l'inédit de notre situation, cette promotion inouïe de la volonté individuelle au détriment de tout ce qui pourrait la surplomber, est devenue collectivement incroyablement EFFICACE, techniquement efficace, au point que, je suis contraint d'aller vite et je ne veux pas dire que les avancées techniques s'y réduisent, au point que l'horizon de notre pensée collective débouche sur ce qu'on appelle maintenant le TRANSHUMANISME. Pas une semaine sans qu'un livre ou une tribune ne paraisse sur le sujet. Peut-être y a-t-il autour de ce thème beaucoup d'approximations et de vœux plus ou moins pieux, mais c'est une réalité que l'homme se pense de plus en plus capable de transformer non seulement son environnement mais jusqu'à sa nature même par le biais notamment du génie génétique. Nous en venons à penser collectivement que l'homme (et l'humanisme avec lui) n'est pas satisfaisant, il est mal fait. Et ainsi, nous pouvons espérer l'améliorer, l'augmenter (ce n'est pas nouveau) mais cette fois même le dépasser, le transformer. Il n'est pas bon que l'homme soit ce qu'il est. Il convient donc de le re-faire, et par là de le fuir en s'échappant dans le TRANS sous toutes ses formes. Il n'est plus seulement question d'éliminer

par une sélection artificielle les éléments fragiles et mal nés, mais de considérer l'homme tel qu'il est dans sa nature comme un être mal né. Seul l'homme du futur est susceptible de vivre une vie satisfaisante... Là aussi, il est question d'ouvrir les possibles, seul projet apparemment neutre et égalitaire... L'inefficacité est bien devenue le péché contre l'Esprit Saint pour reprendre l'expression d'Aldous Huxley.

Bref, que ce soit par la promotion de la volonté individuelle auto-évaluative ou par le développement collectif des techniques, la question posée nous révèle que la grandeur de la vie humaine, dans son existence même est devenue conditionnelle. Si nous poussons la logique jusqu'au bout, un désarroi se fait jour : nous ne savons pas vraiment s'il est bon que l'homme soit ce qu'il est et le demeure dans le futur, s'il ne serait pas plus opportun de vouloir le transformer génétiquement ; bref nous ne savons pas quoi vouloir (sinon la volonté) au moment où la compétition économico-technique impose son rythme effréné d'innovations et semble décider pour nous...

L'efficacité comme critère

Où, nos ressources collectives pour penser le problème ne sont pas colossales, c'est le moins que l'on puisse dire, puisqu'elles sont presque toutes discréditées, c'était le prix de notre «émancipation». Pourquoi devrait-on s'attacher à la nature de l'homme, elle qui n'est que le résultat purement aléatoire d'une évolution biologique aveugle ? L'efficacité, comprise comme ouverture des possibles, semble donc bien jouer le critère par défaut... Mais force est de constater que, mécaniquement, cette extension de notre prétention à évaluer individuellement le caractère satisfaisant ou non de la vie humaine couplée à l'accroissement collectif de nos capacités techniques nous fragilise et fragilise les plus fragiles d'entre nous parce qu'elles rendent conditionnel notre attachement à ce que les êtres SONT. Tout se passe comme si l'affirmation de notre puissance future (réelle ou fantasmée) rendait plus difficile l'accueil de la fragilité des êtres présents qui nous entourent ou que nous sommes... nous sommes devenus impatients. Nos désirs de performance sont tels que tous les êtres qui n'y satisfont pas seront jugés de plus en plus aisément, insatisfaisants dans leur être même.

Ainsi, par exemple, Sandel remarque la terrible « pression à la performance » que les parents font subir à leurs enfants. Reportant leurs ambitions personnelles sur leur progéniture, et les poussant à exceller dans différents domaines (scolaires, sportifs...), cet «hyperparenting» rejoint funestement les promesses des biotechnologies, et toutes deux dérivent du même projet de maîtrise du devenir humain ; projet qui repose sur l'assimilation problématique de l'être de quelqu'un au catalogue de capacités et compétences qu'il détient. Le caractère satisfaisant d'une vie se confond de plus en plus avec l'inventaire de ses compétences (et ça commence depuis l'école primaire) dont l'absence fragilise d'autant celui qui n'en n'est pas porteur... et dont la présence fragilise aussi celui qui les accumule, « négligeant de reconnaître que la force et les exploits humains ont une dimension reçue »

Mais qu'avons nous à dire, dans le contexte démocratique qui est le nôtre ?

Habermas s'est penché sur la question avec sérieux (*L'avenir de la nature humaine, vers un eugénisme libéral ?*). Il en vient à défendre l'idée de la mise en vigueur d'un nouveau droit de l'homme, plus fondamental que tous ceux que nous connaissons jusqu'ici : le droit à bénéficier d'une naissance naturelle sans intervention manipulatrice de notre génome par une volonté humaine... Quel en est le fondement ? L'égalité ... entre les générations. La rupture d'égalité entre les hommes manipulants et les hommes manipulés génétiquement serait d'une telle gravité, et d'une telle irréversibilité, qu'il faudrait s'en abstenir pour cette raison.

Cette réflexion montre admirablement notre situation digne du Baron de Münchhausen qui cherche à s'extirper d'une mare en se tirant les cheveux... Nous n'avons pas les moyens de justifier à nos propres yeux la dignité de notre volonté dont nous parlons pourtant sans cesse, comme pour masquer cette béance. Qu'est-ce qui pourrait nous assurer du caractère estimable de l'homme ? Ceci me fait penser à une appréciation scolaire portée parfois sur les bulletins : « prenez confiance en vous ! » La belle affaire, ce conseil manifeste plutôt une impasse : comment pourrais-je susciter cette confiance de moi-même. Il faudrait dire : « j'ai ou nous avons confiance en vous ! » C'est la seule issue. Il faut une parole extérieure capable de me dire

: « tu as du prix à mes yeux et je t'aime ». Au niveau de l'amitié personnelle, ceci est bien sûr imaginable, mais une parole pareille est-elle audible par l'Humanité même ?

Habermas nous met trop prudemment sur la voie il me semble. A la fin du même livre, cet auteur relève qu'« il est des sentiments moraux qui, jusqu'ici, n'ont trouvé d'expression suffisamment différenciée que dans un langage religieux ». Il donne alors un exemple, dans la controverse sur l'utilisation des embryons humains, certains en ont appelé à la Genèse 1, 27 « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu ». Or ce qui est à « l'image de » est nécessairement créé et « s'exprime là une intuition qui, dans notre contexte, dit également quelque chose à celui qui n'est pas au diapason de la religion ». Théologiquement poursuit-il, ceci donne à penser comment Dieu peut déterminer l'homme en lui attribuant la faculté et le devoir de la liberté. Ceci nous donnerait à comprendre par contraste, et sans croire à la vérité de l'hypothèse de la création, que si l'un de nos pairs, un humain, « prenait la place de Dieu » et « bidouillait en fonction de ses préférences dans la combinaison aléatoire de nos séquences chromosomiques » une dépendance d'une funeste nature verrait alors le jour...

Mais le fond du problème n'est pas encore pleinement en lumière : savoir que des gens pensent que l'homme pourrait être aimé d'un Être absolu qui les aurait voulus pour eux-mêmes et les aurait originés, c'est-à-dire *fait être*, moi comme vous, ce n'est pas rien, mais la question se pose inévitablement de savoir si c'est VRAI ! Et l'humanisme de notre époque semble condamner cela à demeurer une simple conviction partagée par des gens convaincus...



Je me bornerai donc, ultimement, à esquisser une voie qui me semble capable de relever le défi... Lorsqu'un nouveau-né paraît en ce monde, il n'est objectivement pas très performant (il y a eu des philosophes pour soutenir que sur l'échelle des êtres vivants, la vie d'un dauphin est plus satisfaisante que celle d'un nourrisson parce qu'il peut faire plus de choses,

ce qui est imparable). Pourtant, les parents, par leur joie même, célèbrent et honorent l'apparition aussi miraculeuse qu'indiscutable d'un être d'esprit à part entière qui est à lui seul tout un monde. Et si les parents savent bien que l'enfant ne serait pas là sans eux, ils sont pourtant convaincus qu'ils ne sont strictement pour RIEN dans ce qu'est l'enfant, comme être d'esprit qu'ils découvrent, radicalement. Les parents ne sont pas darwiniens quand ils accueillent un enfant ! Ils voient tout de suite ce qui n'est pas visible, observable ou mesurable, ils ne repèrent pas des compétences mais accueillent inconditionnellement un être qui requiert par tout son être d'être accueilli inconditionnellement. Ici s'impose la bonté de l'existence même de cet être : sa présence disqualifie toutes les évaluations que l'on pourrait imaginer ! La grandeur de cet être qui est aussi promesse de futurs développements ne dépend pas de ces futurs développements nécessairement contingents et qui peuvent être accidentellement compromis.

La présence de cet être rend visible l'invisible du mystère de son origine. Et il est encore un concept ordinaire pour le dire ! Non pas celui de *reproduction* qui passe à côté du surgissement d'un être neuf ! Encore moins celui de *fabrication* qui ferait de lui un produit, mais celui de la PRO-CRÉATION. Par là quelque chose d'impressionnant nous est suggéré, car la création est une prérogative divine avec laquelle les parents collaborent : nos vies sont alors comprises comme originées par une Source Absolue qui les a voulues en les donnant à elles-mêmes absolument, tel est le fondement de la bonté de l'être d'esprit incarné voulu pour lui-même par cette Source. C'est bien la bonté de l'être qui nous surplombe qui est première et qui n'exclut rigoureusement personne, et en aucun cas nos critères sélectifs d'évaluation. Cela ne veut pas dire que les situations sont faciles, bien entendu, mais qu'au fond, nous avons sans doute chacun et collectivement à lutter pour qu'aucune tragédie contingente ou aucun succès particulier ne soit capable de masquer cette réalité première qui nous porte et nous anime tous.

Pascal DAVID

philosophe



"Simone Weil,
Luttons-nous pour la justice ?"

Jeudi 25 janvier 2018, à 20h

au Collège Supérieur

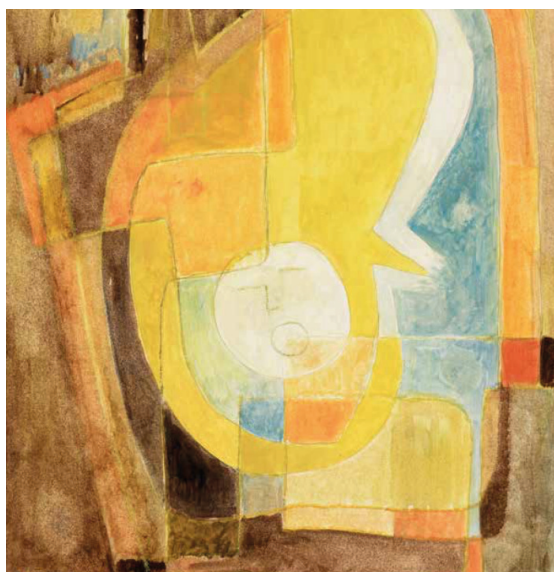
Entrée : 9€ plein tarif / 5€ tarif étudiant

Inscription conseillée

EXPOSITION

Andrée Le Coultre,
Paul Régny

Du 28 février au 20 avril 2018



Andrée Le Coultre, Naissance de Gargantua



DÉBUTS DE CYCLES

Le corps de l'homme est-il humain ?

Jeudi 11 janvier à 20h

avec Jean-Noël DUMONT

1^{ère} conférence : *La chair, énigme de l'esprit*

Atelier de lecture
Manifeste du parti communiste

Lundi 22 janvier à 20h

avec Jean-Noël DUMONT

Les grands penseurs
de l'économie politique

Jeudi 25 janvier à 20h

à MADE IN

avec Arnaud PAUTET

1^{ère} conférence : *Adam Smith, la "main invisible" du marché exclut-elle l'arbitrage de l'État ?*

Les nouvelles relations de soin

Mercredi 31 janvier à 20h

avec Philippe GÉNARD, Philippe SCHILLIGER
et Arthur CRAPLET

1^{ère} conférence : *Patients et soignants à l'heure d'Internet*

Grâce à Marc Régny, le fils des artistes, cette exposition permet de rendre hommage à l'œuvre d'Andrée Le Coultre et de Paul Régny, peintres à Lyon au XX^e siècle, pour qui, pratique artistique et engagement spirituel ont été intimement liés.

**Entrée libre, du lundi au vendredi de 10h à 18h.
Samedi de 10h à 12h.**

17, rue Mazagran, 69007 LYON
Tél. 04 72 71 84 23 - contact@collegesuperieur.com
Centre de réflexion et de formation n° 82 69 07 602 69

www.collegesuperieur.com